

# PARC SAUVAGE



*Fiction & Cie*



Jacques Roubaud  
PARC SAUVAGE

*récit*

*Seuil*  
27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

COLLECTION  
« *Fiction & Cie* »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-091249-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## Première partie: 1942



## Chapitre premier

Elle ouvrit les yeux. La clarté qui emplissait la pièce n'était pas celle du jour. Pas celle de l'ampoule nue au plafond. Personne n'avait allumé la lampe du bureau. La lumière venait de la fenêtre, à droite. La grande fenêtre sans volets, sans rideaux, dont les vitres n'étaient pas couvertes de peinture bleue, comme à la maison, à Toulouse. La fenêtre en face d'elle était noire. Noire de nuit et d'arbres. La tête sur l'oreiller, elle refaisait connaissance, dans la clarté douce, avec cette pièce inconnue où on l'avait mise à dormir sur le « cosy ». « Cosy » ne désignait pas le capuchon d'étoffe dont sa mère couvrait la théière mais un divan, engoncé dans une encoignure meublée. Le meuble, de bois verni comme celui du bureau, bordait rectangulairement le divan sur deux côtés. Ses compartiments, suspendus à hauteur convenable, avaient des portes rabattantes vers l'extérieur. Ils ne contenaient guère de secrets, mais surtout

des pelotes de laine et autres instruments de tricot. L'oreiller s'enfonçait un peu sous le meuble et à sa gauche.

Dans le creux entre le divan et le mur, elle avait glissé un livre de contes. Elle en avait lu plusieurs avant de s'endormir, maintenue longtemps éveillée par l'agitation du voyage: « La chute de la maison Usher », « Le puits et le pendule »... Elle avait fermé les yeux après « Une descente dans le Maelstrom », la tête envahie de la vision d'un gouffre tourbillonnaire blanc et noir, comme un lavoir gigantesque, comme un puits infini, comme un escalier. Lecture effrayante, d'un effroi délicieux.

Sautant du lit, elle alla, pieds nus, contournant le bureau, jusqu'à la fenêtre éclairée. Quand Vlad avait fait sa valise, il avait oublié d'y mettre sa chemise de nuit. On lui en avait prêté une, celle de la petite Jacqueline, qui avait bien trois ans de moins qu'elle. Elle était blanche, assez rugueuse, trop courte, et la serrait un peu à la taille. La fenêtre donnait sur une verrière et, au-delà, sur la partie cultivée du jardin: potager, fleurs et arbres fruitiers, un quadrillage de treilles enroulées de vigne, avec des muscats noirs et blancs. Il ne restait sur les treilles que des grappillons, en ce début de septembre. Le jardin était tout illuminé d'une lune pleine, extrêmement ronde, basse. Au-delà du mur il y avait d'autres villas, avec des



jardins descendant vers la rivière. Elle ne voyait pas jusque-là mais elle savait qu'il y avait la rivière, tout en bas. Elle était déjà venue dans cette maison, mais n'avait jamais dormi dans cette pièce. La lune était basse dans le ciel. Elle dépassait à peine le mur du fond du jardin. Son disque commençait à être entamé par la plantation de tessons de bouteilles dont les propriétaires de la villa voisine protégeaient leur territoire.

Au moment de se recoucher, elle eut envie de faire pipi. La porte était à gauche du « cosy ». Elle sortit sur le palier, hésita un instant. Elle se rappela que pour atteindre les « cabinets » il fallait aller, à droite, sur le balcon. Le balcon se dirigeait vers la gauche, vers la salle de bains, une excroissance, une pièce rapportée collée à la maison à la hauteur de son premier étage, et supportée par le couloir d'entrée dans le jardin. À son extrémité on descendait par deux marches dans la salle de bains, curieuse addition suspendue au bâtiment principal. La baignoire était directement au pied des marches, le sol couvert d'un linoléum crevassé. Il y avait un lavabo et un miroir sur le mur d'en face, une fenêtre à droite, directement au-dessus de la terrasse.

Au fond de la salle de bains, à droite, dans une avancée architecturale encore plus audacieuse, étaient les « cabinets », qui enfermaient des trésors de lecture.

Une pile de livres en effet avait été placée là. Elle suppléait aux défaillances de papier adéquat à ce genre de lieux (*un effet parmi d'autres de la situation de générale pénurie de l'an 1942, trois mois avant l'occupation de la « zone libre » par la Wehrmacht*). Une couverture attira son attention ; violemment, expressionnisme colorié. Elle représentait une sorte de piscine (en fait, sans doute, un réservoir d'eau dans une cave (?), un château d'eau (?)). L'eau se teintait du rouge de victimes poignardées par un criminel au rictus sardonique et subreptice. Il avait été saisi par le crayon du dessinateur au moment où, son forfait accompli, il remontait par une échelle de corde vers le monde des vivants et la perpétration de nouveaux crimes. Une des victimes se soulevait encore à demi en un geste de surprise mâtinée d'inutile supplication, cependant que les autres avaient déjà l'indifférence flottante de ceux qui sont à la fois noyés et vidés de leur sang. Elle aurait bien voulu lire le livre depuis le début, peut-être l'emmener dans le train, mais une bonne moitié avait déjà « servi ». Et elle avait de nouveau très sommeil. Elle s'essuya de quelques pages de *Rocamboles* (c'était de lui qu'il était question), pas très agréables au toucher.

Elle ressortit sur le balcon, s'arrêta un moment pour regarder le grand pin parasol du jardin. Elle allait rejoindre son oreiller dans le « cosy » quand, la

PARC SAUVAGE

main déjà sur la poignée de la porte du bureau, elle entendit des voix.

*lune, cosy, balcon, lune, tourbillon, cosy, demain?,  
balcon, tourbillon, demain?, lune*



## Chapitre deux

On parlait d'elle. Elle avait bien entendu son nom. Quelque chose comme « mettre Dora à l'abri en attendant ». Les voix venaient du rez-de-chaussée, de la pièce qui était nommée « salon ». Elle servait en fait surtout à écouter des disques sur le « pick-up » ou aux leçons de piano des deux aînés des quatre enfants M. Aucun d'entre eux n'avait été là pour les attendre à la gare quand ils étaient arrivés dans l'après-midi. Ils étaient tous partis faire les vendanges chez une tante. Debout, immobile, en haut de l'escalier, elle essayait d'entendre la conversation. Elle aurait bien descendu quelques marches pour être plus près mais elle avait peur de faire du bruit. Les marches étaient en bois, il y aurait eu des craquements.

Chaque fois qu'elle était venue dans cette maison, elle avait joué dans l'escalier avec les enfants, avec leurs cousins parfois. Monter sur la rampe de bois,

lisse ; glisser jusqu'en bas, jusqu'au butoir ; remonter ; glisser. Un jeu. L'essence de ce jeu est d'être absorbé dans la spire du mouvement. La pression du bois, le moment de l'accélération sensible est là où l'escalier tourne, où le frottement commence à chauffer les paumes, les cuisses. Une vitesse parfumée de cire, centrifuge. Ou bien, autre jeu : remonter sur la première marche, sauter ; sauter de la seconde, de la troisième marche. Plus haut, s'appuyer d'une main sur le mur, de l'autre sur la rampe. Aller chercher le plus bas possible le mur, la rampe. Glisser peu à peu des mains vers le bas, prendre appui, élan, des doigts de pied (nus ?) sur l'arête de la neuvième, dixième marche, ramasser les jambes sous soi en bondissant. Dépasser l'angle du mur, jeter alors les jambes en avant du corps, pour que le bond le plus haut commence dans le tournant, pour que la flèche de la chute tourne avant de se précipiter vers sa cible invisible, le sol.

« Vlad, Vlad, disait maintenant madame M., vous avez déjà trop attendu. On vous l'a dit vingt fois. Il y a eu des rafles à Lyon. Ça va venir ici, croyez-moi, et d'abord dans les villes. J'espère que Raymonde sera prudente. » Vlad répondit quelque chose qu'elle n'entendit pas distinctement. Ils avaient peut-être poussé la porte maintenant et les voix étaient devenues plus faibles. Monsieur M., dont la voix était

nettement plus forte, prononça plusieurs fois un nom, un nom comique, « Courtesole ». L'« abbé Courtesole » préviendrait quand le passage à travers les Pyrénées serait possible, « avec le petit, et sa mère ». Les voix s'arrêtèrent. On avait allumé la radio.

- En présence du général Franco, Barcelone avait remporté la finale de la Coupe du Caudillo en battant Bilbao 2 à 0.
- Aux championnats de France de natation, Nakache avait gagné le 400 mètres nage libre et le 200 mètres brasse papillon.
- À Guéret, Benoist-Méchin avait passé en revue un contingent de légionnaires de la zone non occupée partant pour le front de l'Est.
- À Paris, le contingent de la LVF avait assisté à une messe à Notre-Dame, puis à une cérémonie aux Invalides.
- À Berlin, le chancelier Hitler avait reçu le Turc Saffet Arikan et le Bulgare Draganov, en présence de von Ribbentrop.
- Les Anglais étaient menacés de partout : au Moyen-Orient, au nord et à l'ouest par les troupes de Rommel, à l'est par les Indes qui se réveillaient à l'appel de Gandhi.
- À Gergovie, le maréchal Pétain avait présidé au remplissage d'une dalle du mausolée par des

sachets de terre, venant des provinces françaises et de l'Empire. Dans son discours devant la Légion des combattants, il avait dit : « Légionnaires de France et de l'Empire, volontaires de la Révolution nationale [...], je n'admets ni le doute, ni les sur-enchères, ni les murmures [...]. »

Le bulletin d'informations était interminable. Elle attendait. Enfin la radio se tut, mais la porte avait dû être fermée car elle n'entendit plus distinctement les voix. Elle renonça et retourna se coucher. Mais elle n'arrivait pas à se rendormir. Plus tard, bien plus tard, il y eut le son d'une musique. Elle la reconnut. C'était l'indicatif de « Londres » que sa mère écoutait aussi, mais en mettant la radio très bas, fenêtres fermées à cause des voisins. Les M. l'écoutaient aussi, mais sans trop se gêner, eux. On ne risquait pas de l'entendre des villas et maisons proches de l'Enclos du Luxembourg. Dora avait fini par connaître par cœur cette mélodie qui était suivie toujours des mêmes paroles, quelque chose comme « Ici Londres. Les Français parlent aux Français. Aujourd'hui, xème jour de la lutte du peuple français pour sa Libération ». Un matin, elle avait commencé à jouer au piano, de mémoire, la mélodie, mais sa mère l'avait grondée.

La clarté s'était faite plus faible dans la pièce. La



PARC SAUVAGE

lune avait dû disparaître dans les collines, derrière les jardins et la rivière. Il y avait plus de nuit, et ce qu'elle avait entendu l'inquiétait. Il faisait chaud. Elle ôta la chemise de nuit trop courte et trop rêche et serra très fort Carine sur sa poitrine, embrassant ses cheveux blonds, courts et bouclés. Ainsi elle s'endormit. Elle se réveilla une fois encore dans la nuit. Elle crut revoir la lune en face d'elle, rouge, ronde, qui la regardait.

*la lune écarla(t)e lucarne, là*



## Chapitre trois

Le petit déjeuner, très tôt (le train partait à sept heures et quelques minutes et la gare était à une bonne demi-heure de marche), la surprit par sa somptuosité. Du lait vrai, quelque chose qui ressemblait à de la margarine mais meilleur, du beurre vrai donc, de la confiture au sucre vrai. Certainement pas au sucre de raisin qui massacrait le goût de tous les fruits. Comme l'expliqua madame M. à Vlad, la raison d'une telle opulence alimentaire était simple. Les enfants M. étaient «à la campagne», à Villard-de-Lans, dans les Alpes, chez la tante. Ils avaient là tout ce qu'ils pouvaient désirer en matière de nourriture. Elle avait en conséquence pu «dépendre» des tas de «tickets» pour recevoir dignement ses hôtes. Dora fut sensible à cet accueil exceptionnel. D'habitude, quand elle venait, elle partageait l'ordinaire de la famille, qui était nettement plus spartiate. Mais en même temps elle se sentait vaguement mal à

l'aise. Elle sentait que les gâteries qui leur étaient prodiguées n'étaient pas sans rapport avec l'incertitude, menaçante, de leur avenir. Cela ne l'empêcha pas de manger avec grand appétit, d'autant plus grand qu'elle avait peu dormi. L'inspection de sa valise avait révélé l'absence d'une brosse à dents, entre autres objets nécessaires à la bonne santé et tenue d'une enfant de dix ans. Ces oublis de Vlad réparés, et la chemise de nuit trop courte, elle reçut un pyjama de garçon. Délaissé par l'aîné des enfants M., Denis, il aurait dû, au cours des années suivantes, échoir au deuxième garçon de la famille, qui n'avait pas encore six ans.

Le ciel rose, l'aube. Une lourdeur de l'air déjà. *Marin, marin gras même.* Monsieur M. expliqua qu'il y avait deux vents, le cers et le « marin », l'autan. On se sépara sur le quai de la gare de C. La fumante locomotive de l'omnibus grinça et s'immobilisa en grognant de fureur noire. Dora entendit, pendant que le train repartait poussivement, une dernière recommandation : « Attention aux escarbilles ! » Dora avait l'habitude du train. Les deux aînés des enfants M., Denis et Jacqueline, venaient régulièrement prendre des leçons de piano avec sa mère. Parfois elle revenait avec eux pour quelques jours de jeux, de promenades et de jardin. Là où elle allait maintenant, elle retrouverait un autre garçon

Quelque chose noir  
*Gallimard, « Poésie », 2001*

La Bibliothèque de Warburg: version mixte  
*Seuil, « Fiction & Cie », 2002*

Sous le soleil: vanité des vanités  
*Bayard, 2004*

Ma vie avec le docteur Lacan  
*Éditions de l'Attente, 2004*

Churchill 40 et autres sonnets de voyage 2000-2003  
*Gallimard, 2004*

Graal théâtre  
*(avec Florence Delay)*  
*Gallimard, 2005*

Nous, les moins-que-rien, fils aînés de personne :  
12 (+1) autobiographies  
*Fayard, « Alter ego », 2006*

La forme d'une ville change plus vite, hélas,  
que le cœur des humains :  
cent cinquante poèmes, 1991-1998  
*Gallimard, « Poésie », 2006*

Impératif catégorique  
*Seuil, « Fiction & Cie », 2008*

